

Marseille 8 mars 1839

Cher Pylade, me voici de retour en France après le plus malheureux essai de voyage qui se puisse imaginer. Après mille peines et de grandes dépenses, nous étions parvenus à nous établir à Majorque, pays magnifique mais inhospitalier par excellence. Au bout d'un mois, mon pauvre Chopin qui, depuis Paris, allait toujours toussant, tomba plus malade et nous fîmes appeler un médecin, deux médecins, trois médecins, tous plus ânes l'un que l'autre et qui allèrent répandre, dans toute l'île, la nouvelle que le malade était poitrinaire au dernier degré. Sur ce, grande épouvante, la phtisie est rare dans ces climats et passe pour contagieuse. Joignez à cela l'égoïsme, la lâcheté, l'insensibilité et la mauvaise foi des habitants. Nous fûmes regardés comme des pestiférés, de plus comme païens car nous n'allions pas à la messe. Le propriétaire de la petite maison que nous avions louée nous mit brutalement à la porte et voulut nous intenter un procès, pour nous forcer à recrépir sa maison infectée par la contagion. La jurisprudence indigène nous eût plumés comme des poulets.

Il fallut être chassés, injuriés, et payer. Ne sachant que devenir, car Chopin n'était pas transportable en France, nous fûmes heureux de trouver, au fond d'une vieille chartreuse, un ménage espagnol que la politique forçait à se cacher là, et qui avait un petit mobilier de paysan assez complet. Ces réfugiés voulaient se retirer en France ; nous achetâmes le mobilier le triple de sa valeur et nous nous installâmes dans la chartreuse de Valldemosa : nom poétique, demeure poétique, nature admirable, grandiose et sauvage, avec la mer aux deux bouts de l'horizon, des pics formidables autour de nous, des aigles faisant la chasse jusque sous les orangers de notre jardin, un chemin de cyprès serpentant du haut de notre montagne jusqu'au fond de la gorge, des torrents couverts de myrtes, des palmiers sous nos pieds, rien de plus magnifique que ce séjour. Mais on a eu raison de poser en principe que là où la nature est belle et généreuse, les hommes sont mauvais et avarés. Nous avions là toutes les peines du monde à nous procurer les aliments les plus vulgaires et que l'île produit en abondance, grâce à la mauvaise foi insigne et à l'esprit de rapine des paysans, qui nous faisaient payer les choses à peu près dix fois plus que leur valeur, et nous tenaient à leur discrétion, sous peine de mourir de faim. Nous ne pûmes nous procurer de domestiques, parce que nous n'étions pas *chrétiens* et que personne ne voulait servir d'ailleurs un *poitrinaire*. Cependant nous étions installés tant bien que mal. Cette demeure était d'une poésie incomparable ; nous ne voyions âme qui vive, rien ne troublait notre travail ; après deux mois d'attente et 300 f. de contributions, Chopin avait enfin reçu son piano, et les voûtes de la cellule s'enchantèrent de ses mélodies. La santé et la force poussaient à vue d'œil chez Maurice ; moi, je faisais le précepteur 7 heures par jour... Je travaillais pour mon compte la moitié de la nuit. Chopin composait des chefs- d'œuvre, et nous espérions avaler le reste de nos contrariétés à l'aide de ces compensations. Mais le climat devenait horrible à cause de l'élévation de la Chartreuse dans la montagne. Nous vivions au milieu des nuages, et nous passâmes cinquante jours sans pouvoir descendre dans la plaine, les chemins s'étaient changés en torrents et nous n'apercevions pas le soleil.

Tout cela m'eût semblé beau, si mon pauvre Chopin eût pu s'en arranger. Maurice n'en souffrait pas. Le vent et la mer chantaient sur un ton sublime en battant nos rochers. Les cloîtres immenses craquaient sur nos têtes... Mais la poitrine de mon pauvre ami allait de mal en pis. Le beau temps ne revenait pas... Le moment arrivait où, après avoir fait le coup de balai et le pot-au-feu, j'allais aussi tomber de fatigue ; car, outre mon travail de précepteur, outre mon travail littéraire, outre les soins continuels qu'exigeait l'état de mon malade, et l'inquiétude mortelle qu'il me causait, j'étais couverte de rhumatismes. Dans ce pays-là, on ne

connaît pas l'usage des cheminées ; nous avons réussi, moyennant un prix exorbitant, à nous faire faire un poêle grotesque, espèce de chaudron en fer, qui nous portait à la tête, et nous desséchait la poitrine. Malgré cela, l'humidité de la Chartreuse était telle, que nos habits moisissaient sur nous. Chopin empirait toujours, et, malgré toutes les offres de services que l'on nous faisait à la manière espagnole, nous n'eussions pas trouvé une maison hospitalière dans toute l'île. Enfin nous résolûmes de partir à tout prix, quoique Chopin n'eût pas la force de se traîner. Nous demandâmes un seul, un premier, un dernier service ! Une voiture pour le transporter à Palma, où nous voulions nous embarquer. Ce service nous fût refusé, quoique nos *amis* eussent tous équipages et fortune à l'avenant. Il nous fallut faire trois lieues dans les chemins perdus en *birlocho*, c'est-à-dire en brouette !

En arrivant à Majorque, Chopin eut un crachement de sang épouvantable ; nous nous embarquâmes le lendemain par l'unique bateau à vapeur de l'île qui sert à faire le transport des cochons à Barcelone. Aucune autre manière de quitter ce pays maudit. Nous étions en compagnie de *cent pourceaux* dont les cris continuels et l'odeur infecte ne laissèrent aucun repos et aucun air respirable au malade. Il arriva à Barcelone crachant toujours le sang à pleine cuvette, et se traînant comme un spectre. Là, heureusement nos infortunes s'adoucirent... Nous fûmes transportés à bord d'un beau brick de guerre dont le médecin, brave et digne homme, vint tout de suite au secours du malade et arrêta l'hémorragie du poumon au bout de vingt-quatre heures...

L'Espagne est une odieuse nation... On est dévot, c'est-à-dire fanatique et bigot, comme au temps de l'inquisition. Il n'y a ni amitié, ni foi, ni honneur, ni dévouement, ni sociabilité. Oh ! Les misérables ! Que je les hais et que je les méprise ! Enfin nous sommes à Marseille. Chopin a très bien supporté la traversée. Il est ici bien faible, mais allant infiniment mieux sous tous les rapports, et dans les mains du docteur Cauvière, un excellent homme et un excellent médecin qui le soigne paternellement et qui répond de sa guérison. Nous respirons enfin, mais après combien de peines et d'angoisses !

Adieu je te presse sur mon cœur. Mes amitiés à ceux des tiens qui m'aiment, à ton brave homme de père.